

9

Le calvaire des jeunes filles africaines à travers Le bistouri des larmes de Ramonu Sanusi et Journal d'une bonne de Dissirama Boutora-Takpa

Haruna, Musa

Résumé

Dans les sociétés africaines, la place accordée à la femme est celle de subalterne. Elle est jugée inférieure à l'homme. Les pratiques patriarcales mises sur pied de manière astucieuse par les hommes ruinent, dans la plupart du temps, l'avenir des femmes et des jeunes filles. Notre objectif est de mettre à la portée du grand public ces pratiques et comportements odieux qui minent l'épanouissement de la classe féminine sur tous les aspects de leurs existences afin d'œuvrer ensemble pour leur éradication. Nous allons aborder ce travail en ayant recours au féminisme radical. Le féminisme radical est un courant du féminisme qui considère qu'il existe une oppression spécifique des femmes au bénéfice des hommes, résultant avant toute autres causes du patriarcat, et qui se donne pour objectif de l'abolir. Elles soutiennent que les femmes souffrent d'une oppression commune. Elles doivent regarder la réalité en face et serrer la ceinture pour se libérer des carcans que le système les a sciemment passées. Suite à notre recherche, nous nous sommes rendus compte que les jeunes filles sont victimes de violence qui a de multiples conséquences sur leur santé ; elles vont jusqu'à nuire à la reproduction. Le corps des femmes reste le lieu privilégié pour une bonne partie de cette oppression.

Mots clés: Bistouri, bonne, corps, jeune fille, oppression, patriarcat, resulting from patriarchy, with the ultimate goal of abolishing it.

Abstract

In African societies, the woman's role is adjudged subordinate. She is considered inferior to man. Patriarchal practices cleverly worked out by men ruin, more often, the prospects of women and young girls. In this study, our objective is to expose these odious practices which undermine the development of the female class in all aspects of their lives in order to work together for their eradication or liberation. We have adopted radical feminism in this work., It is a branch of feminism which enunciates the specific oppression of women for men's exploits resulting from patriarchy, with the ultimate goal of abolishing it. They posit that women suffer from common oppression. It is their duty to rise, and tighten

their belts to free themselves from the shackles that the system has knowingly placed on them. Our research revealed that young girls are victims of violence which has multiple consequences on their health; they go so far as endangering reproduction. Women's body remain the privileged abode for most of these oppressions.

Keywords: Body, maid, oppression, patriarchy, scalpel, violence, young girl

Introduction

Le discours féministe occupe une place prépondérante dans la littérature africaine. Cette littérature restée longtemps l'apanage des hommes, a toujours considéré la femme comme inférieure à l'homme. Une subalterne qui n'a pas de droit à la parole, qui ne jouit d'aucune liberté, complètement à la merci de l'homme. Depuis plus d'un demi-siècle, l'humanité fait face à un ensemble de problèmes sur pratiquement tous les plans. Ces difficultés économiques, politiques et sociales n'épargnent aucune couche de la société. Certains de ces problèmes sont ancrés dans la tradition tandis que d'autres sont issus de la modernité. Les femmes et les jeunes filles sont celles qui souffrent le plus de ces retombés. La mauvaise gouvernance et quelques pratiques traditionnelles odieuses exposent les femmes et les jeunes filles au danger et les rendent vulnérables.

La femme demeure la proie de l'homme. Cette réalité, elle la vit depuis son plus bas âge avec l'excision. Dominée par l'homme, son avis ne compte pas ; le mari ou le père est maître absolu du foyer. Ainsi le mariage précoce et le mariage forcé gagnent droit de cité. Il faut ajouter à cela le viol, les abus sexuels, les violences domestiques qui passent impunis au sein d'un système mis sur pied par les hommes à leur profit. Ces violences physiques et sexuelles laissent des traces et des complications indélébiles dans la vie de ces jeunes filles. Face à ces réalités quotidiennes, un bon nombre d'écrivains sont montés au créneau pour attirer l'attention sur ces méfaits afin d'y trouver une solution permanente.

L'excision et le viol demeurent toujours des cauchemars chez le genre féminin. Les troubles en cours en Inde suite au viol et au meurtre d'une docteure en aout, 2024 restent un témoignage poignant de cet acte odieux et rétrograde. Qui aurait imaginé qu'un tel acte aussi humiliant et barbare pourrait se produire en ce XXI^e siècle dans un centre hospitalier. Face à l'inertie des autorités, la foule se rend dans les rues pour réclamer justice. La femme est toujours vulnérable, que faire face aux excès des hommes qui s'arrogent ce vilain luxe de la considérer comme objet de plaisir. Le plus écœurant est le comportement sadique qui domine la scène puisque qu'on se retrouve dans une situation où même les mineurs, qui méritent attention et affection ne

sont pas épargnés. La pédophilie prend des ampleurs effrayantes même les maisons de culte ne sont pas indemnes en jugeant du nombre de victimes à travers le monde. Les récents témoignages des abus dont sont victimes les jeunes dans les églises en Occident sont plus que troublants. Nous allons nous appesantir dans notre travail à exposer l'énormité des conséquences périlleuses et des problèmes que sont victimes les femmes, toutes catégories confondues, suite à la violence, la maltraitance que leur infligent le système mis en place les hommes.

L'auteur Ramonu Sanusi

Ramonu Sanusi est un écrivain polyglotte nigérian. Il a eu son doctorat à l'Université d'Oregon aux Etats-Unis. Il a enseigné la littérature africaine et caribéenne d'expression française à George Mason University en Virginie (Etats-Unis). Professeur titulaire de français, il enseigne actuellement la littérature francophone au Département d'études Européennes de la prestigieuse Université d'Ibadan. Sanusi est connu pour son engagement, écrivain prolifique, il a d'énormes publications en français et anglais à son actif.

Résumé de: *Le bistouri des larmes*

Yétoundé, le protagoniste de *Le bistouri des larmes* (désormais Bistouri) comme pas mal de fillettes en Afrique, est exposée à la cruauté dès le bas âge. Elle est victime d'une excision ratée tout à l'aurore de sa vie. Toute son existence va être marquée par cette bêtise commise par Brahim qui a perforé le sexe de la fillette en tranchant le clitoris plus qu'il ne le fallait. Les conséquences furent désastreuses pour Yétoundé, elle est privée de désir sexuel et ne peut point enfanter. Cette stérilité lui coûte son premier mariage. À la découverte de la raison de cette tare, Yétoundé décide de et se retrouve en prison. Cette étape représente une nouvelle page dans la vie du de la protagoniste. Elle y rencontre toutes sortes de personnalités et le lieu devient pour elle un centre de formation et d'apprentissage. À sa sortie de la prison, elle retourne à son village natal, met en pratique son acquis en prison et y apporte une transformation radicale et positive.

Biographie de Dissirama Boutora-Takpa

Dissirama BOUTORA TAKPA est un auteur togolais. Fils d'un père instituteur formé à l'école coloniale et d'une ménagère au foyer n'ayant pas connu l'instruction, Dissirama BOUTORA TAKPA est issu d'une famille de onze membres. Le métier d'instituteur du père amène ses parents à parcourir

plusieurs régions du Togo avant d'élire domicile à Lomé. L'Enfant Dissirama y effectue alors ses études primaire et secondaire avant d'obtenir son Brevet d'Etude du Premier Cycle (BEPC à Kpémé - Centre d'Agbodrafo, préfecture des Lacs) après un parcours laborieux marqué par le deuil de son père. Le jeune Dissirama opte pour la série scientifique au lycée St Joseph et Agbalépédo (Lomé), complétée par une formation de capacité en droit à l'Université de Lomé. La vie du jeune étudiant prend un autre sens un matin d'octobre, lorsque sur son chemin menant vers le campus universitaire, il croise une adolescente victime de maltraitance ; ce jour-là Dissirama décide d'écrire son premier coup d'essai qui paraîtra sous le titre «Journal d'une bonne»

Résumé de *Journal d'une bonne*

Journal d'une bonne (désormais Journal) est un cri d'alarme pour dénoncer l'exploitation, à travers les quatre murs, dont les victimes sont les bonnes ou domestiques d'Afrique aux mains de leurs maîtres. Le calvaire de l'héroïne, Agathe, commence avec la mort accidentelle de ses parents dès l'âge de sept ans. Orpheline, elle est vendue comme esclave au Gabon où elle se nomme désormais Adjo.

Très jeune, elle fut ainsi exposée à la maltraitance, à la violence domestique et à l'exploitation sexuelle. La vie du protagoniste est parsemée de crises et d'expériences douloureuses ; elle n'a jamais connu d'affection. Son retour au Togo natal ne change pas la situation de la jeune fille. Elle tombe entre les mains du fils insatiable de son maître qui profite de sa naïveté et de son impuissance et la place en état de grossesse. Elle mourut des suites d'un avortement clandestin à Lomé.

Le féminisme radical

Les auteurs s'entendent unanimement sur le fait que la condition de la femme africainene cesse de dégrader depuis la nuit des temps. La tradition avec les religions à l'appui, ont gardé la femme sous le joug de l'homme. La femme s'est retrouvée sans voie au sein d'une société qui ne valorise pas son existence. Pas mal d'auteurs se sont ainsi donné pour mission de lancer un cri d'alarme sur cet état de fait pour améliorer la condition féminine. Le féminisme radical est une théorie qui prône que la base des problèmes de la femme au sein de la société est le patriarcat. Pour les défenseurs de cette théorie, la solution à l'oppression de la femme passe par l'éradication pure et simple des fondements du système patriarcal qui ne profitent qu'aux hommes. Ce système selon eux laisse la femme à la merci de l'homme depuis la case maternelle jusqu'à l'âge adulte. Elle est encadrée depuis le bas âge pour ne

servir qu'à l'homme et le considérer comme maître suprême qui doit tout dicter et détenir tous les droits.

Camille Cottais (2021) en évoquant le féminisme radical affirme que les hommes oppriment les femmes par l'appropriation patriarcale. Le patriarcat désigne le système dans lequel le groupe social des hommes possède le pouvoir économique et politique, que ce soit dans la famille ou dans la société, et détient le contrôle sur le groupe social des femmes (sur leur corps, leur travail, leur sexualité... etc), se traduisant par une subordination totale des femmes aux hommes. La principale cause de la domination des femmes par les hommes ne doit donc pas être perçue sous l'angle d'un manque de droits civils et politiques comme l'ont toujours conçu les protagonistes du féminisme libéral ni du système économique capitaliste comme le pensaient les féministes marxistes, mais du patriarcat, système dans lequel le pouvoir absolu demeure l'apanage des hommes. On ne se trompe donc pas en maintenant que le patriarcat est un système savamment élaboré par les hommes pour ne profiter qu'aux hommes.

Pour les protagonistes du féminisme radical, la femme doit avoir un droit exclusif sur la gestion de sa vie. Son corps lui appartient ; elle doit être à mesure de décider ce qu'elle veut en faire. Elle doit être responsable de la planification de son avenir. Elle doit être à mesure de déterminer quand se marier et avec qui se marier sans l'intervention de qui que ce soit. Le mariage ne doit pas être transformé en une institution patriarcale où la femme est considérée comme objet de plaisir entre les mains du mari. Le mariage ne doit pas être une institution patriarcale au sein de laquelle la femme doit jurer une obéissance et une soumission totale aux caprices du mari en échange d'une protection matérielle. La femme n'est pas une propriété privée de l'homme ; elle est une entité indépendante qui doit jouir de tous les privilèges comme les autres membres de la société. Elle lui revient le droit de gérer son corps et surtout la maternité. Elle n'est pas une usine de production d'enfants ; la gestion de sa maternité doit être un droit exclusif, intégral et inaliénable. La pente des inégalités dans le circuit familial doit être redressée afin d'y instaurer beaucoup plus d'égalités. L'une des armes d'intimidation utilisée à l'égard des femmes pour la maintenir sous domination est la force, la violence. Les féministes radicales s'opposent à la violence sous toutes ces formes conjugale, sexuelle, sexiste et surtout à la mutilation du corps des jeunes filles. Ces derniers sont montés au créneau pour lancer un cri d'alarme sur cette pratique odieuse, haineuse et barbare qu'est l'excision des jeunes filles et surtout à bas âges.

Les œuvres à l'étude à la loupe

La condition de la femme dans la société africaine reste toujours un

débat à l'ordre du jour. Elle requiert une attention toute particulière car le sort réservé à la femme n'est pas des meilleurs ; il est loin d'être désirable. Le mariage n'accorde aucun statut enviable à la femme. En Afrique, c'est par la maternité que la femme est reconnue. La stérilité est une tare qui transforme la femme à un objet de risée, c'est une honte. L'homme n'est jamais stérile en Afrique le fardeau et le blâme sont revêtus par la femme. Le mari participe rarement à la recherche d'une solution à cette situation mélancolique qui ronge la femme.

Les repréailles réservées à la femme frappée par la stérilité dans la société africaine sont décrites d'une manière simple et claire sous les plumes du grand écrivain Adeleke:

Quel crime que de ne pas donner le jour à un enfant ! La faute est automatiquement imputée à la femme ! La stérilité est rejetée et honnie ! La vraie mort consiste à ne laisser de soi aucune image dans cette vie ! Le châtement qui s'ensuit pour la femme est, dans bien des cas la répudiation ou l'imminence de se voir adjoindre une rivale ; que celle-ci conçoive et la voilà comblée, cajolée, portée aux nues par le mari et sa famille ! Mais la femme 'stérile' se voit reléguée au second rang, abandonnée de tous, soumise aux quolibets de sa rivale, de sa belle-famille, de son mari. La plus grande calamité pour la femme africaine n'est-elle pas de ne point enfanter ? (Adeleke, 2003, p. 252)

Les féministes radicales n'ont donc pas tort d'accuser l'homme de porteurs de malheur pour les femmes. Ahmadou Kourouma décrit une scène pareille dans *Les soleils des indépendances* à travers Salimata la femme du protagoniste. La femme qui est mise à l'écart, sans aucune considération par les lois phallogocratiques que lui impose la société ne ménage pas les efforts pour sortir de cette situation traumatisante. Salimata s'accrochait toujours à son Créateur ; le bon Dieu. Sa foi lui dicte que la bénédiction du Tout Miséricordieux s'obtient par les bonnes œuvres et la générosité. Elle s'attelait alors à réciter toutes sourates recommandées et faisait beaucoup de charité pour attirer la bénédiction d'Allah.

Salimata, musulmane dévouée, faisait tout ce qui lui venait à l'esprit pour avoir un enfant. Pour se guérir de cette infertilité, sa pureté musulmane se voit compromise, le syncrétisme religieux s'instaure. Elle eut recours aux guérisseurs traditionnels et aux féticheurs pour sauver la situation. « Avec fièvre elle déballait gris-gris, canaris, gourdes, feuilles, ingurgitait des décoctions surement amères puisque le visage se hérissait des grimaces

repoussantes, brûlait des feuilles, la case s'enfumait d'odeurs dégoûtantes » (Kourouma, 1970, p. 26). L'africain a beau être musulman ou chrétien, en période de difficultés, il retourne à ses sources. Bien que les religions abrahamiques rejettent le syncrétisme religieux, les coutumes et traditions africaines laissent des traces indélébiles dans la personnalité de l'africain. Cela explique pourquoi on retrouve les traces des religions africaines dans tous les pays qui ont accueilli les esclaves noirs. Aujourd'hui le syncrétisme religieux est en vogue au Brésil, en Cuba et dans la plupart des îles et archipels dans les Amériques. Des siècles de torture et d'endoctrinassions n'ont pas pu effacer ces croyances ou déposer les esclaves de leur patrimoine et identité culturelle.

Un foyer sans enfant est inconcevable dans la tradition africaine et c'est toujours la femme qui en paie le prix. Elle souffre le plus au sein de la famille et même dans la société. Yétoundé dans *Bistouri*, tarde à avoir un enfant, elle décide de se confier à son meilleure amie au bureau espérant une aide de sa part car cette dernière est mariée avec deux enfants en deux ans de mariage. Cette dernière l'a trahie et dévoile ce secret aux autres employés au service. Elle regrette son action ; elle devient par la suite la risée au bureau. Elle était toujours à la une des discussions où on lui passait des médisances et toutes sortes d'injures suite sa confession à son amie bavarde qui n'arrive jamais à garder de secrets. Dès le deuxième jour qui suivit la confidente faite par Yétoundé à Awa, tout le monde au bureau sut que Yétoundé et son mari Lamine se trouvaient dans l'incapacité d'avoir des enfants « Et ce fut à compter de ce jour donc que Yétoundé devint la risée de tous. Quand survenaient de petites mésententes entre Yétoundé et ses amies de service, celles-ci l'insultaient et l'appelaient 'la femme incapable d'enfanter' » (Sanusi, 2005, p. 150). Ces troubles psychologiques, les humiliations et accusations mal fondées, la femme les subit seule et des fois, sans consolation de la part du mari et de sa famille.

Le voilà le sort réservé à la femme alors que le mari, 'innocent', sans scrupules vaque à ses occupations. La solution préconisée pour remédier à la stérilité qu'on impute carrément à la femme est de proposer au mari d'épouser une autre femme. Ce fut le cas de Yétoundé dans *Bistouri*. Lamine, son mari, n'hésita pas, sous la pression de sa mère à épouser une seconde femme pour lui procurer un enfant. « Lamine, en fait, s'était trouvé une autre femme [...] car Yétoundé n'avait pas pu lui donner d'enfants » (Sanusi, 2005, p. 185). Cette pratique est chose courante en Afrique, le mari peut marier plusieurs femmes sous prétexte qu'il recherche un enfant. L'homme est d'office indemne car selon la tradition l'infertilité est féminine ; elle est l'apanage de la femme. Quelle ignorance ! La science a prouvé le contraire ; l'homme aussi peut bel et bien être frappé de stérilité.

La femme est reléguée au second plan, victime d'exclusion et considérée comme inférieure. On se sert de la religion et de la tradition pour justifier cette domination. L'univers romanesque est dominé par la description des coutumes qui dépersonnalisent et infériorisent la femme. Le pouvoir patriarcal soumet la femme à l'excision, au viol, au mariage forcé ou précoce, à la violence domestique ; elle est réduite à un objet de jouissance. L'excision, cette réalité triste et méchante, Yétoundé la connue dès le plus bas âge. Quelle cruauté d'appliquer une lame sur un nouveau-né juste après son baptême ! Une mutilation qui, des fois, résultait à la mort et que l'on justifie comme étant le sort de la victime « Bien que certains enfants soient morts suite aux pratiques de l'excision, pour les Mandibou c'était le sort qui l'avait ainsi voulu » (Sanusi, 2005, p. 76). Une fatalité insensée qui nous a depuis longtemps empêché de voir la réalité en face et d'appliquer un regard critique à tout ce qui se produit autour de nous. Sanusi nous vivre les souffrances et les supplices de l'excision qu'il décrit avec minutie et précision. Une description bestiaire et sauvage de la séance « Abibatou étendue comme une vache à l'abattoir larmoyait toujours. Enfin, Birahima, écarta les jambes d'Abibatou, saisit son clitoris et le trancha. Il en trancha plus qu'il ne voulait et créa ainsi un grand trou dans le sexe d'Abibatou. Le sang gicla même deux fois plus en volume que celui des enfants excisées » (Sanusi, 2005, pp. 78-79). Ainsi commence les malheurs de Yétoundé. Elle allait verser des larmes presque durant toute sa vie. Cette coutume qui fait du corps de la femme un champ d'opération, plongeait Yétoundé dans une amertume qui allait marquer toute son existence. Sa mère, comme d'autres femmes n'auraient jamais voulu que leurs filles soient excisées mais elles n'ont pas de choix. La décision revient à l'homme qui établit les lois au sein de la communauté, la femme n'a pas droit à la parole.

L'esprit de Yétoundé vacille entre le monde de la tradition et celui de la modernité.

L'éducation permet à la femme de ne plus se plier aux codes mis sur place par le patriarcat. L'instruction vient avec son cortège d'idées nouvelles et de modernité qui contraste avec les idées et les conceptions d'assujettissement dans lesquelles la tradition et les religions exigent que soient maintenues les femmes. (Haruna, 2020, P. 28)

La confession de la cause de sa stérilité va donner une nouvelle tournure au texte. Après avoir versé énormément de larmes, elle décide de se venger de cette ignoble acte qui laisse des traces de souffrance et de traumatismes indélébiles dans la vie des femmes. Elle prend son pistolet à l'insu de tout le monde avec l'intention d'aller ruiner la vie de ceux qui sont responsable de

la peine qu'on lui a infligée. Elle prend une posture radicale ; cette mauvaise pratique doit être éradiquée à tout prix même au prix de sa vie. Il faut débarrasser la femme cette pratique barbare et couteuse.

Yétoundé s'arrêta d'abord chez Ali. Il s'apprêtait à exciser d'autres enfants quand elle surgit en tonnant de colère. Ali n'en crut pas ses yeux lorsque Yétoundé sortit le pistolet de son sac à main et le brandit sur lui. Avant qu'il ne puisse échapper, celle-ci tira sur lui et elle prit la direction de la maison de Mamadou. [...] Mamadou qui avait entendu ce vacarme, sortit de sa case et vit Yétoundé qui arrivait comme une furie : elle ressemblait à une femme prise de folie. Elle sortit son pistolet et tira sur Mamadou qui tentait de fuir, la balle l'atteignit avant qu'il ne puisse tenter quoi que ce soit. (Sanusi, 2005, p. 162).

Pour les féministes radicales il faut s'en prendre à l'homme. Cependant dans l'optique du féminisme africain, ses protagonistes ne sont pas en faveur d'une bataille entre les sexes mais plutôt d'une collaboration comme le conçoit Haruna (2012) « La plupart des féministes africains, à l'opposé de leurs confrères européens, ne militent pas forcément pour une égalité des deux sexes. Ils militent pour libérer la femme de la servitude tout en tissant des rapports non d'opposition mais plutôt de complémentarité » (p. 121). On pourrait avancer que Sanusi est un des protagonistes de ceux qui ne sont pas en faveur d'une confrontation entre les sexes pour résoudre le problème en question. L'interprétation de l'échec de la vengeance de Yétoundé suivie d'une punition en est une manifestation. Elle est arrêtée, accusée d'une double tentation de meurtre, jugée et envoyée en prison « Yétoundé, tu as tenté de commettre un crime et pour cela, je t'envoie en prison pour trois ans, dit-elle. Je t'y aurais envoyée pour le reste de tes jours, s'il ne s'agissait pas d'une affaire d'excision qui t'a mise dans ton état actuel » (Sanusi, 2005, p. 167).

La femme est toujours victime des excès de l'homme allant de la violence domestique au viol. Les bonnes sont les premières victimes de ce malheur qui se meut, dans la plupart du temps, entre les quatre murs de nos enceintes. Orphelines ou issues de familles pauvres, à la recherche de travail pour survivre, ces dernières se retrouvent au sein de familles nanties où le sort qui les attend est loin d'être les meilleurs. Pas mal d'auteurs ont traité ce sujet pathétique dans leurs œuvres pour lancer un cri d'alarme et attirer l'attention du public sur un sujet qui demande à être exposé à l'échelle mondiale et qui requiert beaucoup plus d'attention.

L'expérience la plus pathétique est celle de Sarah exploitée dès son bas-

âge. Elle est employée comme bonne sous une patronne acariâtre alors qu'elle avait à peine sept ans : « chaque matin, après la vaisselle et la lessive, elle allait vendre des bananes dans les rues de Monrovia et entraînait à six heures pile pour mettre la marmite au feu et laver le bébé » (Kourouma, 2000, p. 377). Ne pouvant plus supporter la violence domestique à laquelle elle est soumise, elle s'enfuit de chez sa patronne, et se retrouve errante dans la rue sans abri. Elle est violée, puis abandonnée dans un hôpital. Le dénominateur commun reste toujours l'homme, il est à la base de cette perte.

La violence à laquelle font face les petits domestiques est poignante. Dissirama dans son *Journal d'une bonne*, nous relate les conditions sévères, mais dissimulées dans lesquelles les bonnes évoluent. L'héroïne, la jeune innocente Agathe, en a vu de toutes les couleurs. Da-Ayéélé, sa tante, profite de la naïveté de la jeune fille pour la conduire de Lomé à Cotonou puis au Gabon où elle va travailler comme bonne. Son malheur commence dès le premier jour où elle réalise que sa tante était trafiquante « Je réalisais mon infortune vers la fin de l'après-midi lorsqu'elle m'ouvrit la porte de la maison dont elle me parler tant, bondées de gamines travaillant sans cesse, et debout » (Dissirama, 2018, p.14). Le trafic des mineurs sur lequel personne ne doit fermer les yeux ; l'esclavage domestique qui prend de l'ampleur avec la condition économique de pas mal de pays du tiers monde. Agathe raconte avec les larmes aux yeux, elle réalise qu'elle était déjà une marchandise troquée et que sa tante l'a vraiment dupée : « À travers les barreaux, j'appelais Da-Ayéélé que j'apercevais dans la cour mais elle fit semblant de ne pas m'entendre. Je compris tout lorsque son interlocutrice lui tendit un paquet de billets de banque, et qu'en se levant, elle me lança : `` Au revoir ma petite Aghate, et joyeux Noël » » (Dissirama, 2018, p. 14). Il faut ajouter à tout cela la maltraitance, l'usage de la violence, les bastonnades et la faim bien que mal nourri dès le début. On les traite sans pitié avec une méchanceté sans égale pour les garder dans la peur. Agathe raconte : « Je me mis à pleurer et à crier sous les coups de bâton ininterrompus de Gézo qui m'écrasa l'ongle du majeur droit, sans compter le flot de sang que j'avais perdu » (Dissirama, 2018, p. 19).

Le plus écœurant reste l'exploitation sexuelle de ces petits domestiques. Comment expliquer le viol de ces jeunes innocentes par des adultes. À lire la description de la séance du viol de la petite Agathe par Gézo, on se range sans hésitation du côté des féministes radicales qui accusent les hommes de tous les maux. La femme est considérée comme un objet de plaisir que l'homme peut s'approprier à sa guise sans considération de l'âge de la victime.

À vrai dire, je ne pouvais deviner encore de quoi il voulait parler [...] je n'avais que neuf ans et demi à l'époque, même

si physiquement on pouvait m'en attribuer plus. C'est ainsi qu'il m'invita à m'asseoir. Je ne pouvais rien face à ce gros sac de maïs qui était couché sur moi. Malgré mon combat, il réussit à me maîtriser de manière humiliante et fâcheuse, pour une intimité qui n'en était pas une. » (Dissirama, 2018, p. 21)

L'expression 'gros sac de maïs' met en exergue la différence physiologique remarquable entre 'le couple'. La petite domestique face à ce géant de créature qui l'accule par force, se plaint, elle se lamente et pleure son impuissance. Quelle action inimaginable et dégoûtante !

Après Géo, vient le tour du fils du chef de famille de prendre son part du butin. Loin de toute surveillance extérieure, Fécal, lui aussi, profite de la jeune domestique qui est à leur merci. Aghate en avait marre déjà, elle fustige les hommes. Pour elle, ils sont sans honte, orgueilleux et se croient tout permis au sujet de la femme « Ce soir ma conscience est gênée, comme toute cette journée de lundi où j'ai souffert moralement ce que Fécal a fait avec moi sans honte. J'ai à peine quinze ans, et j'apprends déjà trop de choses sur les hommes, leur orgueil, et aussi sur la vie » (Dissirama, 2018, p. 88). Elle est dépassée par ce qu'elle est en train de vivre, elle n'en revient pas. Ce comportement bestial des hommes. Elle se sent blessée dans sa propre personne au fond de son âme ; elle est amère. Ses paroles sont touchantes et dénigrent la personnalité masculine : « Et c'est avec beaucoup de douleur que je constate qu'à moins de quinze ans, je connais beaucoup d'hommes, je veux dire, plus qu'un. Suis-je aussi attirante et attrayante avec ces haillons que je porte tous les jours ? Où est mon charme, où se trouve ma dignité et ma fierté dans tout ça » (Dissirama, 2018, p. 111). Aucun respect pour la femme, pire encore, l'exploitation sexuelle d'une mineure que le bon sens nous dicte de protéger.

Conclusion

Nous avons pu tout au cours de notre travail nous rendre compte de l'ampleur de la responsabilité de l'homme dans les maux qui gangrènent la vie de la femme. Plutôt que de considérer la femme comme un partenaire dans la mise sur place des jalons d'un développement soutenu et durable, on la considère comme subalterne toujours là pour assouvir les intérêts égoïstes des hommes. La femme reste jusqu'à nos jours en proie à la violence domestique, à l'excision et au viol. Si des mesures tangibles et sérieuses ne sont pas prises pour mettre fin à cette situation pitoyable, on risque d'assister à des scènes où les victimes vont se défendre ou se venger pour renverser la

tendance. L'éducation et la modernité ont une forte influence sur les jeunes d'aujourd'hui. Les consciences ont évolué, il vaut mieux prévenir que de guérir. Cette évolution n'est pas appréciée par les parents qui restent accrochés à la tradition. Ils la considèrent comme un déracinement « L'école dénature nos filles : elles deviennent effrontées, peu soucieuses des parents, parlent d'égal avec leurs maris, se permettant de limiter le nombre de leurs enfants comme si elles en n'avaient le droit » (Yaou, 1997, p. 29) Il faut accorder beaucoup plus de liberté et de champ de manœuvre à la femme avant qu'elle ne l'arrache de force.

REFERENCES

- Adebayo, A. (1996). *Feminism and black women's creative writing: theory, practice, creative writing*. AMD.
- Adeleke, J. (2003). Tradition of change in contemporary francophone african novels. Sam Ade-Ojo (ed), *Feminism in Francophone African Literature*, 236-261.
- Adeleke, J. (2009). L'enseignement des littératures féminines et féministes au Nigeria : Problématiques et avenir. *RANEUF*, 1(6), 124-146.
- Adesanmi, P. (2002). *Constructions of Subalternity in African Women's Writing in French*. <https://open.library.ubc.ca>
- Aremu, Y. O. (2006). La femme ivoirienne moderne et le patrimoine culturel : Une lecture socio-culturelle féministe du Prix de la révolte de Régina Yaou. *RANEUF*, 1(3), 212-237.
- Baboni, A. (2015). *Vie de femme, vie de sang*. Éditions Habo.
- Borgomano, M. (1998). *Ahmadou Kourouma. Le « guerrier » griot*. L'Harmattan.
- Boutura-Takpa, D. (2011). *Journal d'une bonne*. Édition Habo.
- Cottais, C. (2021). Le Féminisme radical. <https://igg-geo.org>.
- Haruna, M. (2012). La représentation de la femme dans Xala de Sembène Ousmane. *RANEUF*, 1(9), 118-132.
- Haruna, M. (2020). L'éducation comme agent catalyseur de l'émancipation de la femme africaine : Une lecture de quand on refuse on dit non d'Ahmadou Kourouma. *Le littéraire, Revue Internationale de Recherche*, Département de Littérature, Culture et Civilisation, Village Français du Nigeria, Badagry. 1(3), 24-37.
- Kourouma, A. (1970). *Les soleils des indépendances*. Seuil.
- Kourouma A. (2000). *Allah n'est pas obligé*. Seuil.
- Ramonu, S. (2008). *Le bistouri des larmes*. Graduke Publisher.

Yaou, R. (1997). *Le prix de la révolte*. Nouvelles Editions Ivoiriennes.